

Comment capturer le potentiel productif des petits paysans : notes sur la modernisation de la riziculture en Malaysia et en Indonésie

Rodolphe De Koninck

Volume 3, numéro 3, 1979

L'Asie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/000936ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/000936ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

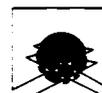
Citer cet article

De Koninck, R. (1979). Comment capturer le potentiel productif des petits paysans : notes sur la modernisation de la riziculture en Malaysia et en Indonésie. *Anthropologie et Sociétés*, 3(3), 87–108.
<https://doi.org/10.7202/000936ar>

COMMENT CAPTURER LE POTENTIEL PRODUCTIF DES PETITS PAYSANS

notes sur la modernisation
de la riziculture
en Malaysia et en Indonésie

Rodolphe De Koninck



« Rien ne se perd, rien ne se crée »

▣ Le problème et l'hypothèse

◆ L'intégration de la paysannerie

Dans la majorité des cas, les économies des nations du sud-est asiatique sont encore marquées par l'importance dominante du secteur agricole, principal employeur, principal exportateur et, de plus en plus, principal importateur. Cependant, même si pendant l'époque coloniale certaines branches de l'agriculture de plusieurs de ces pays étaient déjà fortement intégrées au marché mondial, essentiellement à titre de fournisseur de produits tels le sucre ou le caoutchouc, la riziculture paysanne, elle, l'était à un bien moindre degré. Pas question, bien sûr, de souscrire ici à la théorie de la dualité, selon laquelle les économies de la plupart des pays de la région étaient ou seraient encore caractérisées par la présence de deux secteurs juxtaposés, peu reliés entre eux, l'un moderne, l'autre traditionnel; l'un ayant « réussi », l'autre en instance de réussir¹. Non, déjà à l'époque coloniale, la paysannerie rizicole jouait généralement le triple rôle 1) de fournis-

¹ La théorie de la dualité est un argument classique des économistes libéraux permettant de justifier les effets de l'impérialisme. Elle a d'abord été énoncée par un administrateur colonial néerlandais (Boeke, 1953), et pour cause, à propos des Indes Néerlandaises. Pour une critique de cette théorie on peut consulter Slater, 1976 et De Koninck, 1978b.

seur sous-payé de la denrée alimentaire de base, pour les marchés tant locaux qu'urbains et régionaux; 2) de réserve de main-d'œuvre à bon marché pour les secteurs mieux intégrés au schéma colonial mondial; 3) d'appui politique pour (et manipulé par) les élites traditionnelles, collaboratrices du pouvoir local. D'ailleurs, ce rôle de régulateur, le secteur rizicole l'a même exercé en période de crise sur le plan de l'emploi, du sous-emploi devrait-on dire : tel fut le cas dans les années 1930, lors de l'effondrement des prix des produits agricoles exportés vers les pays industriels.

Pourtant, même s'il apparaît faux de parler de dualité économique, on doit reconnaître la relative autonomie du secteur rizicole, ne serait-ce que dans la mesure où, même dans les régions ou pays exportateurs, l'essentiel du riz produit était et demeure autoconsommé. C'est ce degré d'autonomie que le pouvoir colonial n'avait su ni sans doute voulu briser que, aujourd'hui, dans la plupart des pays agricoles d'Asie méridionale, dont la Malaisie et l'Indonésie, les nouvelles politiques remettent en cause. Pour ce qui est des pays engagés dans le modèle des économies de marché, ce processus d'intégration de la paysannerie rizicole passe par celui de l'intégration de l'ensemble du secteur rural au marché interne et, simultanément, étant donné la nature excentrique des économies nationales, au marché mondial dominé par les pays industriels².

Ailleurs, j'ai essayé de montrer que la modernisation de la riziculture au moyen de ce qu'il est convenu d'appeler la révolution verte, est synonyme d'intégration de la paysannerie au projet urbain, industriel et étatique (De Koninck 1979b). Pour cette démonstration, qui faisait suite à une série d'autres cherchant à définir les objectifs globaux de la révolution verte (dégagement d'un surplus, division sociale du travail, développement du marché intérieur) et leur impact au niveau des producteurs (De Koninck, 1978, 1979a, 1980), j'ai beaucoup insisté sur les processus de formation des classes sociales au sein de la paysannerie. L'un des éléments qui déjà m'apparaissait crucial était ce que j'ai appelé le « transfert de productivité » s'opérant à partir des petits producteurs, qui alors se marginalisent, vers les plus gros producteurs, qui alors dominent le marché. Étant donné le caractère controversé³ de cette « théorie » du transfert ou de la capture

² Comme il a été illustré par bien des auteurs (Griffin, 1974; George, 1978; Garreau, 1977) et comme il a été confirmé dans le cadre de l'étude évoquée ici (De Koninck, 1978a), les paysans du Tiers-Monde comptent parmi les victimes privilégiées de l'agro-business, contrôlée par des multi-nationales ayant leur siège dans les pays industriels. Dans le cas qui nous occupe ici, on doit penser au marché des biens de production tels les engrais, les insecticides, les pesticides et de plus en plus les motoculteurs, marché contrôlé par des sociétés japonaises; ce sont généralement les mêmes intérêts qui contrôlent le marché des biens de consommation, tels les appareils radio et les motocyclettes.

³ J'ai eu l'occasion d'évoquer oralement cette interprétation dans le cadre de deux exposés : l'un à l'invitation de l'Institute of Asian Research, de l'université de Colombie-Britannique à Vancouver, le 28 février 1979; l'autre à l'invitation du Rural Development Problem Area Group (RUPAG) de l'Institute of Development Studies de l'université du Sussex, à Brighton, Angleterre, le 28 mars.../

du potentiel productif des petits paysans riziculteurs, ces gens qui pratiquent le métier spécialisé le plus important du monde (de par le nombre de personnes qui le pratiquent), il m'apparaît opportun de mieux la documenter. Pour le faire pleinement, il faudra approfondir l'analyse d'une documentation qui, bien qu'elle fasse déjà l'objet de publications volumineuses (De Koninck *et alii*, 1977; Gibbons *et alii*, 1979), mérite d'être encore mieux utilisée : l'intention ici n'est pas de la mener à terme mais bien plutôt de pousser la démonstration un peu plus loin.

◆ La question paysanne

Ce faisant, il m'apparaît utile de situer quelque peu cette discussion dans le contexte de la « question paysanne ». Selon Lénine, le développement du mode de production capitaliste passe nécessairement par la destruction des formes pré-capitalistes de production, ce qui implique la destruction totale de l'agriculture paysanne (1974:19-49). Comme le souligne Mollard (1977:15), l'analyse de Kautsky (1970:196-250, 258) rejoignait celle de Lénine sur ce point : les paysans sont voués à l'extinction et le capitalisme ne peut pleinement se développer que sur la ruine de ceux-ci. Pour Kautsky, les exploitations des moyens paysans « sont parmi les plus irrationnelles de celles qui produisent des marchandises » ... (250). D'ailleurs, dans l'ensemble, c'est sur ce critère de soi-disante irrationalité de l'agriculture paysanne – critère partagé par les économistes libéraux – que tant Lénine et Kautsky que Marx lui-même dressaient le moratoire des paysans. Tous, ils ont été démentis par l'histoire. Cependant, le fait que les prévisions de Marx ne se soient pas réalisées, quant aux formes que prendrait la soumission de l'agriculture au développement du capitalisme, n'invalide en rien la théorie marxiste de la division sociale du travail et de l'extorsion de la plus-value relative. Tout au plus, l'analyse de l'évolution spécifique de l'intégration de l'agriculture paysanne devrait-elle nous permettre d'approfondir cette théorie.

Comme le souligne à nouveau Mollard (1977:23) « le capitalisme a su – ou dû – trouver pour l'agriculture paysanne *un itinéraire particulier* d'industrialisation, adapté aux structures initiales de celle-ci ... et aux contraintes politiques ... » En se référant à Préobrajensky (1966) il rappelle que les agricultures des pays occidentaux se sont « engagées sur des voies différentes d'intégration au mode de production capitaliste (MPC) du fait même de la présence des formes de production paysanne ».

C'est précisément d'un aspect spécifique de cette intégration qu'il est question ici; d'un aspect qui touche la rationalité, mieux encore la productivité de la petite agriculture traditionnelle et le profit qui peut en être

/...1979. L'énervement que mon interprétation a suscité chez certains économistes présents m'incite à croire que je suis sur une bonne piste, et donc à approfondir et à insister.

tiré par le MPC. D'aucuns pourront objecter que tous les textes pré-cités se réfèrent à la question paysanne dans le contexte de pays déjà très avancés sur la voie de l'industrialisation et que l'analyse présentée ici concerne un contexte fort différent, à savoir celui des paysanneries du Tiers-Monde contemporain. Justement, c'est là que l'analyse peut être utile, car elle vise à mieux illustrer « l'importance des lois propres de fonctionnement des formes de petite production marchande par rapport à celles du MPC », et à souligner « tout l'intérêt que peut représenter pour le MPC la persistance des formes pré-capitalistes de production » (Mollard, 1976:16).

L'objectif visé ici est donc de contribuer à la théorie de l'exploitation du travail paysan par la vérification d'une hypothèse concernant les mécanismes de l'intégration de la petite paysannerie au développement de l'économie de marché : cette intégration est d'autant plus efficace, d'autant plus rentable, en termes capitalistes, que la forte productivité traditionnelle de la terre des petits paysans sera dégagée et transférée, paradoxalement par eux-mêmes, vers la terre des gros paysans.

▣ L'analyse

◆ La population étudiée

Les plaines du nord-est de la péninsule malaise ainsi que celles de la province Indonésienne d'Aceh, à l'extrême nord de l'île de Sumatra, sont d'abord et avant tout rizicoles. C'est dans ces deux régions situées de part et d'autre du détroit de Malacca (figure 1) que, de 1972 à 1977, fut effectuée une vaste étude dont l'objectif principal était de mesurer l'impact de l'innovation technologique sur la condition paysanne⁴. La principale enquête fut effectuée en 1975 auprès d'un total de près de mille familles d'exploitants, choisies par échantillon, réparties dans 32 villages (16 dans chaque pays) et cultivant soit le riz, soit l'hévéa, soit les deux. Les données utilisées ici ne concernent que les familles spécialisées dans la seule culture du riz inondé, soit 422 provenant de 15 villages différents à Aceh et 336 (dont 246 malaises et 90 chinoises) provenant de 14 villages des états malaysiens de Perlis, Kedah et Penang (Province Wellesley)⁵.

⁴ Ce projet qui a été appuyé par le Centre de Recherches pour le Développement International, le CRDI d'Ottawa, a été réalisé grâce à la collaboration d'équipes provenant de trois universités : l'Université Laval à Québec, l'Université Sains Malaysia (USM) à Penang, Malaysia, l'Université Sajah Kuala à Banda Aceh, Indonésie. La description détaillée de cette recherche à laquelle ont participé activement plus de 150 personnes, ainsi que la première analyse des résultats sont présentées dans De Koninck *et alii*, 1977 et Gibbons *et alii*, 1979.

⁵ Le déroulement des diverses enquêtes effectuées (y compris une série par observation participante) est consignée dans De Koninck *et alii*. Cette source qui contient les questionnaires et la liste complète des variables sert en quelque sorte de manuel d'accès à la banque de données de ce projet dont le nom de « code » est T.A.S.P. Cette banque de données inscrites sur rubans magnétiques est déposée à l'USM de Penang et à l'Université Laval, à Québec; elle comprend 642.../

ASIE DU SUD-EST: SITUATION DES RÉGIONS ÉTUDIÉES

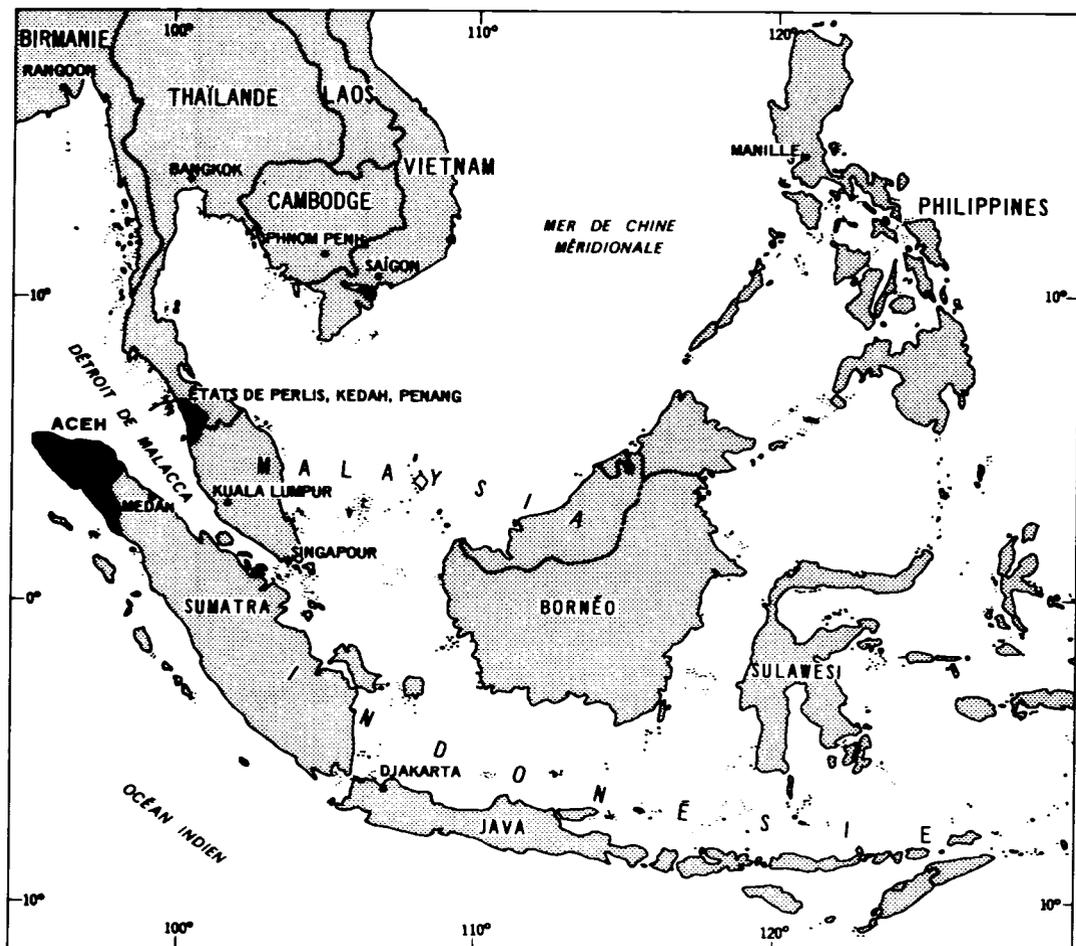


Figure 1

Il est important de souligner que de telles familles d'exploitants (i.e. l'univers d'échantillon) comptent pour plus de 80% (Malaysia) et 75% (Aceh) respectivement des populations des villages étudiés, lesquels représentent bel et bien des communautés spécialisées dans la riziculture familiale. De part et d'autre, sur le plan du statut tenurial, les répondants se répartissent essentiellement en propriétaires-exploitants, propriétaires-fermiers et fermiers. Ils exploitent des parcelles dont la dimension peut varier entre aussi peu qu'un dixième d'hectare et quatre ou cinq hectares, la moyenne se situant à 1,78 et 0,64 hectare respectivement parmi les répondants malaysiens et atjihais.

L'on voit déjà qu'il existe une importante différence au niveau de la dimension des rizières familiales. En réalité, les différences entre les deux régions sont nombreuses et il n'est pas indispensable d'examiner en détail ici ce qui a déjà été exposé ailleurs (Gibbons *et alii*, 1979). Rappelons cependant que bien que les deux régions soient grandement comparables, tant en termes bio-géographiques qu'en termes culturels (communauté villageoise, civilisation malaise, islam, etc.), d'importantes différences socio-économiques existent : trouvant leurs racines en bonne partie dans l'histoire coloniale et le statut politique particulier d'Aceh, elles reflètent quelque peu celles qui distinguent l'Indonésie de la Malaysia, et la province d'Aceh des trois états du nord-ouest de la péninsule malaise. Elles témoignent aussi en quelque sorte de deux « niveaux » d'intégration à l'économie de marché.

◆ La pénétration de la révolution verte

À Aceh, le réseau des communications et l'infrastructure agricole sont peu développés et la diffusion des innovations technologiques n'a vraiment commencé à se faire sentir, de façon d'ailleurs assez brutale, qu'à la fin des années soixante par le biais du programme BIMAS. À l'opposé, dans la plaine de Kedah, où les communications et le réseau urbain sont beaucoup plus développés, la technologie de la révolution verte a commencé à se répandre de façon notoire au moins dix ans plus tôt, et ce de façon plus régulière (Rouffignat, 1978 et 1979). Elle a culminé avec la mise en eau, en 1974, de la quasi-totalité des 100,000 hectares du Muda Scheme, ce qui permettait à plus de 50,000 familles de riziculteurs de pratiquer la double récolte.

Non seulement les politiques gouvernementales de diffusion des innovations technologiques ont-elles été appliquées plus tôt en Malaysia, elles le furent aussi de façon plus systématique et plus efficace. En conséquence

/... variables d'enquête auxquelles ont été ajoutées près de 400 variables agrégées pour un total de plus de 1,000 variables d'analyse concernant 959 cas.

l'impact cumulatif de cette diffusion y est plus important. Ceci est particulièrement évident au niveau de la pratique de la double récolte annuelle de padi (ou paddy, i.e., le riz non décortiqué) et du dégagement d'un surplus commercialisable. Ainsi parmi les répondants atjihais, bien que 62% pratiquent la double récolte, la deuxième n'est généralement effectuée que sur une fraction de la superficie mise en culture pendant la saison principale et, en conséquence, à peine plus de 13% du padi produit fait l'objet d'une commercialisation. Parmi les répondants de Malaysia, les pourcentages correspondants sont de 81% et 61%. En Malaysia ces taux s'appliquent à des superficies près de trois fois plus grandes (1,78 contre 0,64 hectare) et sur lesquelles le rendement moyen à l'hectare est par surcroît supérieur; en conséquence le surplus brut commercialisé est nettement plus important : parmi les répondants malaysiens, il se situe en moyenne à plus de six tonnes de padi (6,682 kilos) par exploitation familiale contre seulement 368 kilos à Aceh (tableaux 3 et 4). Bref, en termes de génération d'un surplus marchand, la révolution verte est beaucoup plus avancée parmi les répondants Malaysiens.

Un autre processus fondamental, lui aussi caractéristique de l'impact de l'innovation technologique dans la riziculture paysanne, est plus avancé en Malaysia : il s'agit de la division sociale du travail. Alors qu'à Aceh, 61% des répondants font appel à de la main-d'œuvre extra-familiale salariée pour les travaux de la ferme (essentiellement pour le repiquage et pour la récolte), en Malaysia ce taux dépasse les 95%. Dans les deux régions, *le gotong royong*, cette pratique traditionnelle du travail communautaire rotatif non rétribué, est devenu marginal. L'accroissement rapide de la pratique du travail salarié a des conséquences énormes au niveau de l'évolution des rapports de production et du transfert du potentiel productif des petits producteurs. L'étude comparative de ce transfert dans les contextes différents d'Aceh et de la Malaysia devrait permettre d'en dégager la signification.

◆ Transfert et valorisation du potentiel productif

• *L'accroissement global du travail et du produit social*

L'adoption des innovations technologiques dans la riziculture a comme conséquence immédiate d'accroître la demande de travail agricole. Si l'on considère l'utilisation des variétés à croissance rapide (VCR), les techniques plus minutieuses de repiquage, le double repiquage, l'application des engrais, des insecticides ou des pesticides, et, bien sûr, la pratique de la double culture annuelle, le travail qui doit être consacré à la rizière apparaît multiplié par trois, voire quatre. Cependant, non seulement importe-t-il de souligner l'accroissement du volume du travail qui doit être appliqué à une superficie donnée de *sawah* (rizière inondée), encore faut-il rappeler que ce travail doit être exécuté suivant un échéancier extrêmement rigoureux.

Pour des raisons d'ordre technique, concernant le rythme de distribution de l'eau d'irrigation dans les plaines rizicoles, la nature des VCR qui doivent être récoltées rapidement, les réseaux de commercialisation du padi, etc, les travaux de repiquage et de récolte doivent être effectués dans un laps de temps si court que, souvent, même ceux qui ne mettent en valeur que de faibles superficies doivent faire appel à de la main-d'œuvre salariée : non seulement le travail qu'autrefois l'on s'échangeait est-il maintenant rétribué mais son volume s'accroît considérablement. Le résultat escompté, et généralement obtenu, est l'accroissement des rendements de la terre, ne serait-ce que du au fait qu'elle produit deux récoltes par année. La *sawah* est enfin le lieu de la génération d'un important surplus commercialisable.

On peut cependant se demander : 1) si un tel accroissement du temps de travail est identique dans toutes les exploitations, 2) si l'accroissement des rendements de la terre est uniforme dans toutes les exploitations, et enfin 3) qui remplit les nouvelles tâches, i.e., qui fournit le surplus de travail requis.

• *L'accroissement et la répartition des inputs*

Phénomène très important à signaler, au sein des communautés étudiées, l'innovation technologique a généralement atteint les petits paysans tout autant que les plus gros. Cette répartition assez surprenante a bel et bien été vérifiée dans les deux régions d'étude : l'accès aux inputs techniques est équitable et, *sur ce plan*, on ne peut accuser les responsables gouvernementaux des programmes de diffusion de favoriser les plus gros exploitants. Cela ne signifie pas que la diffusion s'est effectuée de façon uniforme, car certains villages sont beaucoup moins touchés que d'autres. Cela signifie plutôt que n'a pas été observé dans les régions étudiées ce qui est généralement évoqué comme étant un simple défaut *administratif* de la révolution verte, le soi-disant coupable des inégalités qu'elle engendre, à savoir le favoritisme pratiqué dans tant de pays à l'endroit des plus gros exploitants, au niveau même de la diffusion⁶.

Donc, les petits exploitants participent pleinement à l'innovation technologique et avec d'autant plus d'acharnement qu'ils en ont encore plus besoin, surtout s'ils sont tenanciers. En effet bien que la dimension des familles des petits exploitants soit marginalement moins importante que celle des familles des plus gros (tableaux 1 et 2, colonnes 2 et 3), la différence au niveau de la terre disponible est tellement plus considérable (colonne 1) que le rapport homme-terre apparaît nettement défavorable aux plus petits (colonne 8). Ici apparaît clairement un phénomène de saturation, le rapport travailleur familial/hectare étant au moins dix fois plus

⁶ Le phénomène de la *diffusion* inégale est bien documenté dans Griffin 1972; Frankel, 1976; United Nations, 1976; Development Research Digest, 1978.

TABEAU 1

**Inputs en valeurs absolues et à l'hectare, par catégories de superficie.
Distribution par moyennes indexées**

ACEH, 1975

Catégorie selon la superficie de la rizière cultivée pendant la saison principale, en hectares	1		2		3		4		5		6		7		8		9		10		11	
	SILAMD	SILAM	PRHMEM	HHFLA	RALDC	MDM	C1163	DOVIN	HHWHA	LABCHA	FERCHA	DOVINHA	Total des dépenses annuelles de production, à l'hectare	Dépenses annuelles en engrais industriels, à l'hectare	Dépenses annuelles en main-d'œuvre non familiale, à l'hectare	Nombre de travailleurs familiaux, à l'hectare	Dépenses annuelles en engrais industriels, à l'hectare	Dépenses annuelles en main-d'œuvre non familiale, à l'hectare	Nombre de travailleurs familiaux, à l'hectare	Total des dépenses annuelles de production, à l'hectare		
1	< 0,2 hectare	34	100	100	59%	100	100	100	100	100	100	100	100	100	100	100	100	100	100	100	100	100
2	0,2 à 0,3	71	100	100	68%	125	100	112	50	63	50	56	112	50	63	50	50	63	50	112	50	56
3	0,3 à 0,4	28	300	113	62%	152	198	140	43	51	43	47	140	43	51	43	43	51	43	140	43	47
4	0,4 à 0,5	35	400	134	71%	210	223	236	29	53	29	59	236	29	53	29	29	53	29	236	29	59
5	0,5 à 0,6	68	500	131	60%	233	326	245	22	47	22	49	245	22	47	22	22	47	22	245	22	49
6	0,6 à 0,7	22	600	119	51%	267	279	275	17	45	17	46	275	17	45	17	17	45	17	275	17	46
7	0,7 à 0,8	38	700	144	33%	244	316	304	22	35	22	43	304	22	35	22	22	35	22	304	22	43
8	0,8 à 1,0	34	812	121	30%	377	272	291	16	47	16	36	291	16	47	16	16	47	16	291	16	36
9	1,0 à 1,2	37	1001	113	25%	424	393	361	12	42	12	36	361	12	42	12	12	42	12	361	12	36
10	1,2 à 2,0	38	1408	143	19%	415	440	430	10	32	10	31	430	10	32	10	10	32	10	430	10	31
11	≥ 2,0 hect.	17	2335	172	19%	401	456	332	7	5	7	14	332	7	5	7	7	5	7	332	7	14
	TOTAL	422																				
	\bar{X} = 0,64 hectare		644	123	49%	251	266	244	32	50	32	38	244	32	50	32	244	32	50	244	32	38
	r (Corrélation Pearson)		-	.22	-.34	-.25	.27	.33	-.48	-.13	-.20	-.27	.33	-.48	-.13	-.20	.33	-.48	-.13	.33	-.48	-.27

* Je tiens à remercier Lise Audet qui a bien voulu s'occuper du traitement sur programmes SPSS des données qui ont permis la construction des six tableaux dans cet article.

TABLEAU 2
Inputs en valeurs absolues et à l'hectare, par catégories de superficie.
Distribution par moyennes indexées

		MALAYSIA, 1975										
		1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
		Superficie cultivée pendant la saison principale	Dimension du foyer familial (membres résidents permanents)	Nombre de membres employés à plein temps sur l'exploitation familiale	Proportion de la terre remise en culture pendant la saison secondaire (en %)	Dépenses annuelles en main-d'œuvre non-familiale	Dépenses annuelles en engrais industriels	Total des dépenses annuelles de production (MDM, C1163, etc.)	Nombre de travailleurs familiaux, à l'hectare	Dépenses annuelles en main-d'œuvre non familiale, à l'hectare	Dépenses annuelles en engrais industriels, à l'hectare	Total des dépenses annuelles de production, à l'hectare
SILAMD	N	SILAM	PRHMEM	HHFLA	RALDC	MDM	C1163	DOVIN	HHWA	LABCHA	FERCHA	DOVINHA
1	< 0,6 hectare	100	100	100	97%	100	100	100	100	100	100	100
2	0,6 à 0,8	176	110	110	88%	95	127	124	55	54	71	71
3	0,8 à 1,0	245	111	84	91%	196	182	208	31	80	74	85
4	1,0 à 1,2	303	114	90	95%	311	279	345	27	102	91	114
5	1,2 à 1,6	385	112	101	93%	282	330	311	24	71	85	81
6	1,6 à 2,1	514	134	135	81%	397	495	455	24	76	95	88
7	2,1 à 2,7	647	140	114	70%	452	545	523	16	68	83	81
8	2,7 à 3,0	801	161	140	76%	631	645	667	16	79	80	83
9	3,0 à 4,0	950	166	155	70%	913	1079	860	15	94	112	91
10	≥ 4,0 hect.	1462	200	174	63%	1.294	1.523	1.209	11	84	104	83
	TOTAL											
		498	130	116	84%	425	465	444	34	81	88	89
	$\bar{X} = 1,78$ hectare		.47	.35	-.27	.72	.65	.72	-.45	NS	NS	NS
	r (Corrélation Pearson)											NS
												NS = non significatif quand $P < 0.05$

élevés chez les plus petits que chez les plus grands (colonne 8 : rapport 100 à 7 à Aceh et 100 à 11 en Malaysia). En conséquence, les petits exploitants ont tendance à pratiquer la double récolte d'une façon beaucoup plus systématique, tant à Aceh qu'en Malaysia (colonne 4).

Cependant, au niveau des dépenses en main-d'œuvre extra-familiale et en achat d'engrais industriels, une différence notable apparaît entre les deux régions. À Aceh bien que les plus gros exploitants dépensent tout de même plus (tableau 1, colonnes 6, 7 et 8), chez eux le rapport dépenses/hectare est nettement inférieur. Particulièrement frappant est le fait que même les dépenses en main-d'œuvre salariée sont nettement plus importantes, *en termes proportionnels*, chez les petits exploitants. En d'autres mots la mise en valeur de la terre est beaucoup plus intensive parmi les petits exploitants.

En Malaysia ce phénomène est beaucoup moins marqué. En réalité même si ici le rapport travailleur familial/hectare est également très différent selon les catégories de dimension (tableau 2, colonne 8), là s'arrête la similitude avec Aceh. En effet les dépenses d'exploitation sont tellement plus importantes chez les gros exploitants (colonnes 5, 6 et 7), suivant une échelle comparable à celle des dimensions (colonne 1), que le rapport à l'hectare ne varie pas de façon significative (colonnes 9, 10 et 11). Ici, hormis en main-d'œuvre familiale disponible, les inputs des plus grands sont presque comparables à ceux des plus petits : à un point tel que la corrélation (r) entre dimension et rapports d'intensité n'est pas significative (NS).

Il est très important de noter ce phénomène qui, on le verra, à des conséquences cruciales : en Malaysia, là où le progrès technique est beaucoup plus avancé, là où les innovations sont répandues depuis plus longtemps, dont l'impact cumulatif est donc plus important et s'exerce sur des exploitations en moyenne trois fois plus étendues, l'intensité de la mise en valeur des terres des plus grands est en voie de rattraper celle des plus petits.

• *L'accroissement différencié des rendements et le surplus marchand*

Plusieurs auteurs ont déjà montré combien au sein des communautés fondées sur la riziculture inondée, les rendements sont généralement beaucoup plus élevés chez les petits paysans. Cela signifie, en d'autres termes, que plus la superficie mise en valeur par une famille est faible, plus les rendements à l'hectare sont élevés. Que la relation entre superficie et rendement soit généralement négative est facile à comprendre : les petits exploitants *doivent* tirer plus du peu dont ils disposent et pour y parvenir ils travaillent plus. Cela signifie que de ce moyen de production qu'est la terre, les petits paysans tirent un produit plus important⁷.

⁷ Ce phénomène de la plus grande productivité de la terre des petits paysans est bien documenté dans les œuvres de Gourou, 1966; Hanks, 1972; Griffin 1974; Castillo, 1975. De plus cette.../

Au sein des communautés étudiées, la corrélation négative entre superficie et rendement existe (tableaux 3 et 4, colonnes 3 et 4). Elle est cependant beaucoup plus marquée à Aceh : ainsi pendant la saison principale, ceux qui mettent en valeur des parcelles inférieures en superficie à 0,2 hectare obtiennent des rendements trois fois supérieurs à ceux obtenus par les exploitants disposant de 2 hectares et plus. En Malaysia, au contraire, les différences de rendements entre les diverses catégories de dimension s'estompent et seuls les très gros exploitants (4 hectares et plus) se permettent encore le luxe de n'obtenir que des rendements moyens.

En conséquence, pour l'ensemble des exploitants, les rendements moyens sont plus élevés en Malaysia, particulièrement pendant la saison secondaire. Cela ne relève pas en soi des meilleures conditions technologiques prévalant en Malaysia — les meilleurs rendements parmi tous étant obtenus par les producteurs minifundistes d'Aceh — mais bien du fait que les gros producteurs commencent à obtenir des rendements presque équivalents à ceux traditionnellement obtenus par les plus petits exploitants.

Il est facile de comprendre comment s'accomplit cette réduction de l'écart entre les rendements des diverses catégories de producteurs. Chez les petits, les rendements optima étaient traditionnellement déjà presque atteints et tout ce que la nouvelle technologie a permis c'est un accroissement marginal du rendement saisonnier, au prix d'un tel accroissement des inputs que la productivité du travail, elle, est en baisse constante. Chez ceux qui disposaient de superficies plus importantes dont ils tiraient des rendements faibles ou moyens, le potentiel d'accroissement était grand. Ce que la nouvelle technologie, conjuguée au développement rapide des rapports marchands, a permis ou plutôt suscité, c'est la réalisation de ce potentiel, le surplus pouvant maintenant être vendu. Mais qui est le véritable responsable de cette multiplication du produit du sol des plus gros exploitants ? Ceux qui le travaillent, c'est-à-dire, de plus en plus, des travailleurs salariés. Et d'où viennent ces travailleurs salariés ? Ils proviennent en majeure partie des exploitations plus petites où sévissent souvent à la fois un surplus de main-d'œuvre et un endettement lié au surinvestissement. En effet, il est fréquent sur les petites exploitations, particulièrement à Aceh, que les coûts monétaires de production liés à la nouvelle technologie, y compris ceux de l'aide salariée en période de pointe, soient supérieurs au revenu obtenu par la vente du surplus de padi produit (tableau 5, colonne 2).

/...productivité est généralement encore plus grande lorsque les paysans ont à payer une redevance (en padi ou en argent) pour l'exploitation d'une parcelle dont ils n'ont pas la propriété juridique.

Le problème de la tenure de la terre n'est pas abordé ici, non pas parce qu'il importe peu, mais parce que son exposé, qui nécessiterait bien des illustrations statistiques, n'est pas *indispensable* à l'argumentation formulée. Disons simplement que l'intensité des problèmes que doivent affronter les petits paysans est d'autant plus grande qu'ils sont tenanciers. Ainsi au sein même des catégories de petite dimension, ce sont les *purs tenanciers* qui obtiennent les rendements à l'hectare les plus élevés et qui pratiquent la double récolte avec le plus d'intensité. En fait, ils sont les mieux capturés de tous.

TABLEAU 3

Production et productivité en valeurs absolues et à l'hectare par catégories de superficie.
Distribution par moyennes réelles et indexées

ACEH, 1975

Catégories selon la superficie de la rizière cultivée pendant la saison principale, en hectares	1		2		3		4		5	
	Production annuelle totale de padi		Production annuelle de padi commercialisée		Rendement de padi à l'hectare pendant la saison principale		Rendement de padi à l'hectare pendant la saison secondaire		Production annuelle de padi commercialisée, à l'hectare	
	en kilos	indexée	en kilos	indexée	en kilos	indexé	en kilos	indexé	en kilos	indexée
	C1137	C1137	C1133	C1133	RDM	RDM	RDO	RDO	MSHA	MSHA
	N									
1 <	34	734	100	100	5.106	100	2.047	100	405	100
2 0,2 à 0,3	71	1.056	144	279	3.286	65	2.120	104	566	140
3 0,3 à 0,4	28	1.498	204	376	3.545	70	1.557	76	508	126
4 0,4 à 0,5	35	1.680	229	331	2.485	49	1.881	92	335	83
5 0,5 à 0,6	68	1.771	241	740	2.418	48	1.439	71	588	145
6 0,6 à 0,7	22	1.780	243	614	1.980	39	1.440	71	415	103
7 0,7 à 0,8	38	2.232	304	488	2.510	50	1.210	60	697	172
8 0,8 à 1,0	34	2.794	381	701	2.886	57	1.065	52	863	213
9 1,0 à 1,2	37	2.926	399	516	2.606	51	812	40	513	127
10 1,2 à 2,0	38	3.690	503	859	2.274	45	684	34	627	155
11 ≥	17	3.631	495	1.024	1.644	33	-	-	416	103
TOTAL	422									
\bar{X} = 0,64 hectare		2.113	274	368	2.859	56	1.472	72	556	138
r (Corrélation Pearson)		.58	-	.41	-.27	-	-.19	NS	NS	NS
										NS = non-significatif

TABLEAU 4

Production et productivité en valeurs absolues et à l'hectare par catégories de superficie.
Distribution par moyennes réelles et indexées

MALAYSIA, 1975

Catégories selon la superficie de la rizière cultivée pendant la saison principale, en hectares	SILAMD	N	1		2		3		4		5	
			Production annuelle totale de padi		Production annuelle de padi commercialisée		Rendement de padi à l'hectare pendant la saison principale		Rendement de padi à l'hectare pendant la saison secondaire		Production annuelle de padi commercialisée, à l'hectare	
			en kilos	indexée	en kilos	indexée	en kilos	indexé	en kilos	indexé	en kilos	indexée
1	<	37	2.297	100	1.100	100	3.463	100	3.032	100	2.950	100
2	0,6 à 0,8	36	3.297	144	1.495	136	2.826	82	2.618	87	2.362	80
3	0,8 à 1,0	36	4.781	208	2.804	255	2.908	84	2.538	84	3.240	110
4	1,0 à 1,2	48	6.916	301	4.408	401	3.315	96	3.131	104	4.092	139
5	1,2 à 1,6	31	8.740	381	6.125	557	3.280	95	3.098	103	4.451	151
6	1,6 à 2,1	39	9.553	416	6.796	618	2.949	85	2.573	85	3.724	126
7	2,1 à 2,7	32	11.758	512	7.874	716	3.015	87	2.181	72	3.412	116
8	2,7 à 3,0	29	15.183	661	11.797	1073	2.993	86	2.410	80	4.124	140
9	3,0 à 4,0	24	17.543	764	13.760	1251	2.930	85	2.728	90	4.024	136
10	≥	24	23.681	1.031	19.115	1738	2.687	78	1.903	63	3.695	125
	TOTAL	336										
	\bar{X} = 1,78 hectare		9.397	409	6.682	608	3.061	88	2.665	88	3.585	122
	r (Corrélation Pearson)		.83	-	.79	-	NS	-	-.16	NS	NS	NS
												NS = non-significatif

D'où la nécessité pour les membres des familles de petits exploitants d'aller vendre leur force de travail sur la terre des plus grands exploitants qui eux ne demandent pas mieux que de voir leur terre être le lieu de la génération d'un surplus marchand, grâce au travail des autres.

En effet non seulement les grandes exploitations emploient-elles beaucoup plus de main-d'œuvre salariée, en valeurs absolues, mais c'est sur ces mêmes exploitations que la part du travail salarié est la plus grande et s'accroît le plus rapidement. Il est important de souligner enfin que ce travail salarié n'est pas nécessairement fourni par des ruraux prolétarisés; en réalité la majorité de ceux qui travaillent sur la ferme des autres demeurent attachés à des familles d'exploitants. Des paysans attachés à la terre travaillent chez d'autres paysans : ceux qui le font le plus, ceux qui se surmènent, sont les moins bien nantis en terre.

Ainsi s'opèrent la capture, le transfert et la valorisation du potentiel productif des plus petits paysans. Cette force productive étouffée que représentent les paysans ne disposant que de terres dont ils ne peuvent plus qu'accroître marginalement les rendements, cette force est mise au service du développement d'une agriculture marchande qui permettra aux plus gros exploitants d'accroître l'écart qui les séparent des plus petits. Cela est particulièrement évident lorsque l'on examine la provenance et la répartition du surplus commercialisé (tableaux 3 et 4, colonne 2) : dans les deux régions, l'écart au niveau de cette répartition est nettement supérieur à celui qui prévaut au niveau de la répartition de la terre (tableaux 1 et 2, colonne 1). Le surplus marchand est donc en majeure partie entre les mains des plus gros exploitants lesquels le font produire, grâce à de la main-d'œuvre salariée, dont ils extorquent en quelque sorte une plus-value. On doit remarquer que les petites exploitations, d'où proviennent une bonne partie de cette main-d'œuvre, contribuent elles-mêmes au surplus marchand, selon un ratio à l'hectare tout à fait exceptionnel. En effet la quantité de padi commercialisé *par hectare* par les plus petits exploitants n'est pas grandement inférieure à celle issue des plus grandes exploitations (tableaux 3 et 4, colonne 5; corrélation non significative).

• *Agriculture marchande et développement inégal*

Comment les petits exploitants parviennent-ils à une telle performance ? Ici aussi en se surmenant et même en se serrant la ceinture. Cette seconde contrainte semble évidente lorsque l'on calcule la quantité de riz produite qui est autoconsommée (per capita). Plus l'exploitation est grande plus cette quantité (per capita) est importante (tableaux 5 et 6, colonne 8). Cela signifie sans doute que les petits producteurs limitent leur autoconsommation de riz, alors remplacé par des aliments moins nutritifs, afin d'en

TABEAU 5
Revenus du padi par famille, per capita et à l'hectare, par catégories de superficie.
Distribution par moyennes indexées

ACEH, 1975

1	2	3	4	5	6	7	8	Catégories selon la superficie de la rizière cultivée pendant la saison principale, en hectares	
								SILAMD	N
1	100	100	- 91	100	100	-221	100	< 0,2 hectare	34
2	179	230	100	230	90	100	113	0,2 à 0,3	71
3	239	195	25	259	80	10	128	0,3 à 0,4	28
4	225	144	127	253	57	- 86	104	0,4 à 0,5	35
5	245	174	82	290	49	- 6	107	0,5 à 0,6	68
6	226	197	35	284	38	14	122	0,6 à 0,7	22
7	304	224	555	263	44	229	115	0,7 à 0,8	38
8	430	325	1.479	443	53	442	147	0,8 à 1,0	34
9	392	338	676	420	39	154	179	1,0 à 1,2	37
10	547	330	1.299	575	40	263	152	1,2 à 2,0	38
11	768	348	1.168	625	32	108	148	≥ 2,0 hectares	17
								TOTAL	422
	548	230	429	320	60	91	125	\bar{X} = 0,64 hectare	
	.33	.20	.25	.38	-26	-17	.19	r (Corrélation Pearson)	

TABLEAU 6

**Revenus du padi par famille, per capita et à l'hectare, par catégories de superficie.
Distribution par moyennes indexées**

MALAYSIA, 1975

	1		2		3		4		5		6		7		8	
	Revenu annuel réel de l'exploitation familiale	TRNIP	Revenu monétaire annuel net de l'ex-plotation familiale	TCIP	Revenu annuel réel de l'exploitation familiale per capita	TRNIPP	Revenu monétaire annuel net de l'ex-plotation familiale per capita	TCIPP	Revenu monétaire annuel net de l'ex-plotation familiale par travailleur familial	NIHHW	Revenu annuel réel de l'exploitation familiale par hectare	TRNIPHA	Revenu monétaire net de l'exploitation familiale par hectare	TCIPCHA	Riz produit sur l'ex-plotation familiale consommé per capita	RCC
	SILAMD	N														
1	< 0,6 hectare	37	100	100	100	100	100	100	100	100	100	100	100	100	100	100
2	0,6 à 0,8	36	137	155	113	170	140	119	119	79	98	98	98	98	99	99
3	0,8 à 1,0	36	194	276	220	271	249	197	197	80	127	127	127	127	109	109
4	1,0 à 1,2	48	271	444	345	444	389	297	297	90	165	165	165	165	126	126
5	1,2 à 1,6	31	389	748	264	345	670	416	416	101	216	216	216	216	128	128
6	1,6 à 2,1	39	393	743	319	264	555	312	312	77	163	163	163	163	132	132
7	2,1 à 2,7	32	478	866	387	319	620	433	433	74	151	151	151	151	179	179
8	2,7 à 3,0	29	606	1.260	388	387	783	525	525	76	175	175	175	175	144	144
9	3,0 à 4,0	24	690	1.441	388	388	867	544	544	72	161	161	161	161	163	163
10	≥ 4 hectares	24	916	1.951	461	461	975	767	767	63	151	151	151	151	166	166
	TOTAL	336														
	\bar{X} = 1,78 hectare		389	732	264	264	561	348	348	82	82	82	150	150	131	131
	r (Corrélation Pearson)		.78	.70	.50	.49	.51	-.21	.51	NS	NS	NS	.25	.25	NS = non significatif	NS = non significatif

vendre plus ... pour payer les coûts de production⁸. Cela aussi est une conséquence de la capture de la petite paysannerie qui est ainsi amenée à être en quelque sorte l'agent de sa propre surexploitation (Scott 1976:15), à abaisser ses besoins encore plus que ne font les ouvriers salariés de l'industrie (Lénine 1974:9), *par résistance à la prolétarianisation absolue* (De Koninck 1979b).

Il est d'ailleurs frappant de constater le caractère particulier du « comportement » de la paysannerie minifundiste. Pour presque tous les indicateurs d'inputs et d'outputs, apparaît une rupture marquée entre la catégorie d'exploitants disposant des terres extrêmement petites et la catégorie suivante (tableaux 1 à 4, lignes 1 et 2). On voit là l'intensité de la pression qui s'exerce sur les petits paysans et donc l'intensité du surmenage qu'ils s'imposent. Il importe également de remarquer que l'évolution des indicateurs n'est pas uniforme de la plus petite à la plus grande catégorie d'exploitants. En effet bien d'autres facteurs entrent en ligne de compte, telles les conditions écologiques, la localisation des parcelles, la communauté villageoise spécifique, l'ethnicité, etc. Ceux-ci ne sont pas sans importance et contribuent à expliquer ce que seule la dimension des exploitations ne saurait conditionner *ad unum*. C'est le cas de la tenure de la terre : ainsi à dimension de rizière égale, celui qui l'exploite en fermage en retire un profit évidemment moindre que celui qui exploite un champ dont il a la propriété. Cependant pour des raisons qui ne sauraient être explicitées ici (Gibbons *et alii*, 1979), l'exploitation en fermage, au moins partiel, n'est pas nécessairement le lot des plus pauvres et exploités. Au contraire, les exploitants les plus dynamiques sont généralement ceux qui combinent la mise en valeur de parcelles qu'ils louent avec celle de parcelles qu'ils possèdent. Ces propriétaires-locataires appartiennent souvent aux catégories de dimensions intermédiaires (cf. tableaux) qui s'avèrent être, dans bien des cas, les plus rationnellement mises en valeur. D'ailleurs, le processus suivant lequel c'est de plus en plus l'accès à l'exploitation de la terre, plutôt que la simple propriété légale, qui détermine les couches socio-économiques a déjà été remarqué en Inde (Dasgupta 1978:21). Il n'est nullement question d'en conclure à l'inutilité d'une réforme de la propriété mais bien plutôt de souligner combien le concept de propriété des moyens de production est un mauvais pis-aller pour celui beaucoup plus fondamental de *contrôle des moyens de production*.

C'est donc la possibilité de faire mettre en valeur, à son compte, une portion grandissante de la *sawah* du village, qui désigne l'exploitant plus prospère. Cela est également apparent lorsqu'est calculé le revenu réel net (en riz et en argent) et le revenu monétaire provenant des exploitations familiales (tableaux 5 et 6, colonnes 1 et 2). Bien sûr l'écart au niveau des

⁸ Le problème de la détérioration de l'alimentation des petits paysans est fréquent en Asie du sud-est et a été bien exposé par Geertz (1963) au sujet de Java.

revenus *per capita* provenant de la ferme est moindre (colonnes 3 et 4) étant donné la dimension plus grande des familles des gros exploitants, mais la différence demeure importante, *particulièrement au niveau des profits monétaires* (colonne 4). En effet c'est là une caractéristique cruciale de l'intégration de la petite production marchande au MPC : l'accélération de l'accumulation de plus-value, provenant du travail salarié dans l'agriculture, entre les mains d'une classe de petits entrepreneurs. Ce phénomène est d'autant plus efficace qu'il est camouflé par le fait que ce surplus monétaire, créé par le travail des salariés, revient aux travailleurs de la famille (colonne 5). Cela illustre avec beaucoup d'éloquence, me semble-t-il, cette subtilité du passage aux rapports de production capitalistes : selon les termes de Marx, l'extorsion du surplus, d'« opaque » qu'elle était (i.e., visible), devient « transparente » (i.e., invisible).

On doit encore souligner un dernier aspect témoignant de toute la profondeur du processus de transfert du potentiel productif qui, en dernière analyse, débouche sur un « transfert de valeur ». Les exploitations les plus rationnelles, en termes de rendement réel à l'hectare (calculé en termes monétaire), demeurent celles des plus petits exploitants (colonne 6). Bien que plus efficaces, donc, à générer un produit social, ces petits exploitants ne sont pas ceux qui en profitent : non seulement, comme il a été montré plus haut, assurent-ils *directement* l'accroissement de la productivité de la terre des plus gros, mais encore, leur propre productivité, exercée sur leurs propres lopins, est-elle transférée, en profit *monétaire* réel, entre les mains des mieux pourvus en terres à exploiter. L'intensité de ce processus est tel que chez les *microfundistes* d'Aceh l'endettement est très marqué. Cet endettement lié en bonne partie à l'échange inégal qui s'exerce entre les inputs d'origine industrielle et le riz symbolise en quelque sorte l'endettement de l'agriculture et de la campagne à l'endroit de l'industrie et de la ville (Lipton 1976).

Il faut noter enfin que cet écart entre les rendements réels à l'hectare, calculés en termes monétaires (tableaux 5 et 6, colonne 6), demeure plus marqué à Aceh. Cela s'inscrit dans la logique du processus de pénétration de la nouvelle technologie, qui, comme on l'a souligné, est nettement plus avancé en Malaysia. Ici la riziculture est beaucoup plus commercialisée et le transfert direct du potentiel productif a atteint un niveau tel que les grandes exploitations obtiennent maintenant des rendements compétitifs : en conséquence c'est, de plus en plus, par le mécanisme d'extorsion d'une plus-value *in situ* que celles-ci accaparent une part disproportionnée du produit social. Est ainsi fournie une dernière illustration des divers degrés d'intégration des paysanneries étudiées en Malaysia et en Indonésie et démontré que, contrairement à ce qu'affirment ceux que l'on appelle les optimistes de la révolution verte, et comme le soutient Dasgupta (1978), *sans réformes structurelles* des inégalités pré-existantes au sein de la paysannerie, la révolution verte ne peut que contribuer à accroître celles-ci.

▣ Conclusion

Une caractéristique fondamentale de la riziculture paysanne traditionnelle a toujours été le rapport disproportionné entre les rendements relativement forts de la rizière inondée et les rendements très faibles du travail qui y était investi. Cela était particulièrement vrai chez les petits paysans. Tel que mesuré par notre étude, ce que la modernisation de la riziculture a entraîné est, d'une part, un accroissement marginal de la productivité du sol des petits paysans, et, d'autre part, des rendements décroissants du travail. Cependant les conditions de la pénétration de la révolution verte, et en particulier l'endettement des petits producteurs, ont contraint ceux-ci à prendre la responsabilité d'accroître, par la vente partielle de leur force de travail, la productivité de la terre des plus grands. Ainsi se réalise la capture du potentiel productif autrefois étouffé chez les petits paysans et qui aujourd'hui contribue à accélérer l'intégration de la petite production marchande au mode de production capitaliste.

Le résultat spécifique de ce mécanisme original de transfert et de valorisation du travail des petits paysans, *qui demeurent attachés à leur propre parcelle*, est la consolidation de la division sociale du travail et de la répartition inégale du produit social. Non seulement cette capture de la petite paysannerie *et de la très grande rationalité de sa mise en valeur du sol* s'effectue-t-elle au profit d'une classe en émergence, celle des agriculteurs-entrepreneurs qui ont la responsabilité d'administrer la commercialisation du surplus, mais cette même commercialisation se fait au détriment de l'ensemble du secteur rural qui ainsi se surspécialise dans une production sous-payée. Bien que cet aspect du problème n'ait pas été développé ici, il importe de rappeler que cette capture s'inscrit dans le cadre d'un projet suivant lequel c'est l'ensemble de l'agriculture paysanne qui est intégrée et soumise aux impératifs de l'accumulation. Cela s'effectue de façon d'autant plus efficace que s'accélère la formation d'une nouvelle structure de classes propre à l'intégration de la campagne au projet urbain, industriel et étatique.

BIBLIOGRAPHIE

BOEKE J.M

1975 *Economics and Economic Policy of Dual Societies*. Haarlem: H.D. Tjeenk Willink.

CASTILLO G.T.

1975 *All in a Grain of Rice*. Laguna, Philippines: Southeast Asia Regional Center for Graduate Study and Research in Agriculture.

DASGUPTA B.

1978 « Agrarian Change and the New Technology in India », *Development Research Digest*, 2, Autumn 78: 19-24.

DE KONINCK R.

- 1978a « À quoi sert la révolution verte ? », 87-102 in G. Means (éd.), *The Past in Southeast Asia's Present*. Ottawa, Association Canadienne des Études Asiatiques.
- 1978b « Contre l'idéalisme en géographie », *Cahiers de Géographie du Québec*, 22 (56):123-146.
- 1979a « La formation des classes sociales au sein de la paysannerie rizicole », in O. Mehmet (éd.), *Poverty and Social Change in Southeast Asia*. Ottawa, Association Canadienne des Études Asiatiques (sous presse).
- 1979b « The Integration of the Peasantry : examples from Malaysia and Indonesia », *Pacific Affairs*, 52 (2), (sous presse).
- 1980 « La révolution verte et les riziculteurs des plaines de Kedah et Aceh », *Archipel*, 19 (à paraître).

DE KONINCK R., D.S. Gibbons et I. Hasan

- 1977 *The Green Revolution. Methods and Techniques of Assessment*, Notes et Documents de Recherche, 7. Québec: Université Laval, département de Géographie.

DEVELOPMENT RESEARCH DIGEST

- 1978 « The Green Revolution and Rural Technology », numéro spécial, 2.

FRANKEL F.R.

- 1976 *India's Green Revolution. Economic Gain and Political Costs*. Princeton, N.J.: Princeton University Press.

GARREAU G.

- 1977 *L'agro-business*. Paris: Calmann-Lévy.

GEERTZ C.

- 1963 *Agricultural Involution*. Berkeley: University of California Press.

GEORGE S.

- 1978 *Comment meurt l'autre moitié du monde*. Paris: Robert Laffont.

GIBBONS D.S., R. De Koninck et I. Hasan

- 1979 *The Green Revolution. Its Distributional Impact*. Londres: Saxon House (à paraître).

GOUROU P.

- 1966 *Les paysans du delta Tonkinois*. Paris: Mouton.

GRIFFIN

- 1972 *The Green Revolution : An Economic Analysis*. Genève: United Nations Research Institute for Social Development.
- 1974 *The Political Economy of Agrarian Change : an Essay on the Green Revolution*. Londres: Macmillan.

HANKS L.M.

- 1972 *Rice and Man. Agricultural Ecology in Southeast Asia*. Chicago et New York: Aldine Atherton.

KAUTSKY K.

- 1970 *La question agraire*. Paris: Maspéro.

- LÉNINE
1974 *Le développement du capitalisme en Russie*. Paris: Éditions Sociales.
- LIPTON M.
1977 *Why Poor People Stay Poor. A Study of Urban Bias in World Development*.
Londres: Temple Smith.
- MOLLARD A.
1977 *Paysans Exploités*. Grenoble: Presses Universitaires de Grenoble.
- PREOBRAJENSKY E.
1966 *La nouvelle économique*. Paris: Études et documentations internationales.
- SCOTT J.C.
1976 *The Moral Economy of the Peasant. Rebellion and Subsistence in Southeast Asia*. New Haven et Londres: Yale University Press.
- SLATER D.
1976 « Critique de la géographie du développement », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, 50:50-96.
- UNITED NATIONS
1976 *Economic and Social Survey of Asia and the Pacific 1975*. Bangkok: United Nations.